

LE PÈRE PEINARD



Réflex

HEBDOMADAIRES

d'un

GNIAFF

ABONNEMENT, FRANCE

Un An 6 fr.
Six Mois 3 fr.
Trois Mois 1 fr. 50

BUREAUX : 4^{bis}, rue d'Orsel, Paris

OUVERT DE 9 HEURES DU MATIN A 6 HEURES DU SOIR

Adresser toutes les Correspondances à l'Administrateur

ABONNEMENTS, EXTÉRIEUR

Un An 8 fr.
Six Mois 4 fr.
Trois Mois 2 fr.

Le premier Mai raplique dare dare, nom de dieu ! Elections municipales en province et manifestances partout.

Putasseries d'Anatole, patron, chrétien, et violeur de petites filles.



Le Premier Mai

Cette fois, ce jour-là, y a coup double, nom de dieu ! Manifestance, Elections.

Et les socialos à la manque de se démener en province pour que le populo oublie la manifestance et ne pense qu'aux élections.

C'est pour ça, rien que pour ça, nom de dieu, que le bouffe-galette Lafargue s'est baladé durant deux mois, serinant dans toutes les villes ou il a passé : « Au premier Mai, ci-

toyens, faudra être calmes et inodores..., la Révolution est en bonne route, — à preuve que je gagne vingt-cinq balles par jour. Donc, pas de pétard... »

Et pour mieux prouver que la Sociale règne sur terre, il emmanchait des réunions avec les ratichons. Du coup, c'était bougrement dégueulasse ! Je ne sais pas comment des bons bougres pouvaient reluquer le socialo à la manque et le cafard se faisant des mamours et se pelotant mutuellement les fesses, sans que l'envie leur vienne de foutre ces deux cabotins dans la même tinette.

Et que dire de Guesde, nom de dieu ! Il s'en est allé raconter aux ouvriers de Troyes qu'au premier Mai ils pourront braver les balles du fusil Lebel, car ce jour-là ils seront armés... du bulletin de vote ! ...

Vrai, cré pétard, de pareils oiseaux seraient payés par les jean-foutre de la haute pour masturber les bons bougres qu'ils ne manœuvraient pas autrement.

Au lieu de jaspiner aux prolos de la misère affreuse que nous endurons ; au lieu de nous faire tâter du doigt les voleries de toute la vermine qui nous ronge ; au lieu de nous foutre sous les quinquets le remède à tout ça, ils nous soulent avec leurs calembredaines électorales.

Voyons, nom de dieu, faudrait être gnôle comme la lune pour espérer de l'amélioration à cause que quelques types seront bombardés conseillers municipaux ?

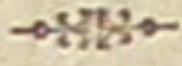
C'est pas si nouveau qu'on nous le serine des conseillers cipaux socialos ! Y en a eu, et y en a....

A Paris nous en avons une petite

collection. Qu'ont-ils fait pour le populo? Rien..., du vent!.....

Et dans divers patelins de province ou le conseil est en majorité socialo, qu'a-t-il fait? Rien non plus!... rien!

Et ça s'explique, foutre! Seraient-ils bien intentionnés, ces types-là ne peuvent rien faire, en faveur du populo. Ils ont les pieds attachés; ils sont sous la coupe de la gouvernance et des richards, — d'ailleurs ils n'ont été inventés que pour la protection des grosses légumes. Faut pas leur demander autre chose!



Maintenant, une supposition: admettons que tous les conseillers cipaux de France et d'Algérie soient, quasiment tous, en majorité socialos, — quoi donc qu'il en sortira?

C'est-y eux qui foutront les patrons à la porte des usines?

C'est-y eux qui prendront des fourches et piqueront les fesses des gros proprios pour les faire décaniller de leurs beaux domaines?

C'est-y eux qui foutront de la poudre à punaises aux fesses des curés?

Non, nom de dieu!

D'abord parce ce que tous leurs programmes faramineux n'empêcheront pas les patrons, les richards et les curés, de les mener par le bout du nez;

Ensuite, parce que s'ils ne voulaient pas se laisser mener, la gouvernance serait là pour un coup: elle enverrait ses gendarmes et ses troubades... mes conseillers cipaux seraient foutus au bloc, — ça ne ne ferait pas un pli!

« Tarata, que me pousse un bon bougre, tu comptes tout seul, père Peinard! Crois-tu que le populo qui aurait nommé les chouettes conseillers cipaux en question, les laisserait fesser sans les défendre?... »

Té, l'ami, tu arrives juste où j'en voulais venir! J'espère foutre bien que le populo se rebifferait, car il a du sang, nom de dieu!

Or donc, ruminons peu, mais bien:

Le populo défendrait les conseillers cipaux.

Autrement dit, il partirait carrément en guerre contre la gouvernance, ainsi que contre les patrons, les proprios et les curés.

Chouette suifard, j'en suis, mille bombes!

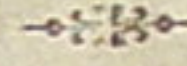
Seulement, là-dedans oussqu'est l'utilité des conseillers cipaux?

T'aurais bien fait de les nommer si ça avait dû te dispenser du coup de torchon..., mais puisqu'il te faut foutre la main à la pâte quand même,

t'aurais mieux agi en t'évitant le tintoin électoral.

C'est toi l'ami, qui tanneras le cuir aux jean-foutre. C'est toi, avec le concours des bons bougres, — et non pas des conseillers eipaux!

Oui, tonnerre, c'est ainsi: la votellerie n'aurait du bon que si elle nous évitait le tamponnage, — mais comme elle n'évite rien du tout, au lieu de perdre son temps et sa peine à de pareilles babioles, vaut bougrement mieux se préparer illico au chambardement sérieux.



Turellement, les socialos à la manqué à qui l'ambition a poussé au ventre, ne raisonnent pas pareil.

Ils n'en pincent pas pour le chambardement, nom de dieu!

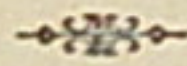
Ils préfèrent que la société dure telle qu'elle, — pourvu qu'ils soient casés dans de bons petits fromages où ils pourront engraisser leurs tripes.

Que pendant ce temps, les bons bougres bouffent des briques à la sauce aux cailloux, arrosées de sirop de grenouille, — ils s'en tamponnent le coquillard.

Aussi, crédieu, c'est pas eux qui manœuvreront pour qu'au Premier Mai il y ait du grabuge.

Ils sont bougrement contents que cette année il tombe un dimanche: comme ça les bagnes sont vidés d'eux-mêmes — on chôme naturellement.

La Grève Générale dont ils parlaient, y a pas encore longtemps, est foutue au rancard. C'est eux maintenant qui seraient emmerdés s'il passait dans la cibouille au populo de ne plus trimer au profit des patrons!



En province, le bateau qu'ont monté les grands chefs socialards a marché comme sur des roulettes, — avec les élections, ça allait tout seul, nom de dieu!

Mais à Paris où y a pas d'élections, c'était plus scabreux!

Y a plus mèche de nous empaumer avec la pétition aux pouvoirs publics. Mossieu Guesde, lui même, est obligé d'avouer que c'est de la couille en bâtons.... Alors pourquoi nous avoir juré pendant des années que c'était un chouette truc pour faire caner les gouverneux?

Et toujours les vieux bonzes rumaient: « Quoi faire à Paris, le premier Mai, pour prouver qu'on existe? »

A force, ils ont accouché de quelque chose qui est pas méchant pour deux sous: on fera une grande réunion dans une grande salle et on écouterà

les grands discours que débiteront les grands chefs.....

Merde alors! Ils auraient aussi bien faits de rester couchés.

Ah! mais, c'est que ces birbes-là ne veulent pas se compromettre: ils auraient bien pu appeler le populo dans les rues et sur les places... seulement, c'est un mauvais moyen pour préparer les candidatures.

La rue a pourtant du bon, crédieu!

Quand le populo veut sérieusement s'occuper de son triste sort, le premier point est de lâcher le bagne, de sortir de sa turne et de dévaler dans la rue...

Là, on se trouve en nombreuse compagnie: c'est le rendez-vous de tous les bons bougres.

Et à se sentir des milliers et des milliers se serrant les coudes, forcément, on en vient à comprendre que les jean-foutre de la haute existent par notre faute.

Nous sommes une nuée et ils sont quelques douzaines; y aurait qu'à vouloir!...

UN COUP D'AFFICHES!

L'affiche est un des plus riches flambeaux de propagande.

Les richards le savent bien, nom de dieu! Aussi ils ont foutu le plus d'entraves possibles: y a pas mèche de coller un bout de papier sur un mur sans y foutre un timbre.

Y a qu'en temps d'élections où les charognards ont un peu desserré la vis.

Donc, faudrait en avoir une couche pour ne pas profiter de l'occase.

C'est ça que s'est dit le père Peinard, nom de dieu!

Aussi, à la double occasion des élections municipales et de la manifestance du premier Mai, il s'est fendu d'une affiche du

Père Peinard au populo

L'affiche en question ne nécessitera aucune formalité de timbre pour être collée: elle est légale dans les grands prix! Les copains peuvent y aller dare dare; partout où y a des élections municipales, ils peuvent en coller sans pétard.

Turellement, j'aurais voulu pouvoir en distribuer à gogo à tous les camerluches. Y a pas mèche, hélas!

Pour lors, faut que les bons bougres qui en pincent se fendent de quelques sous.

D'ailleurs, l'affiche ne coûte pas un prix faramineux: quarante sous le cent, expédition comprise.

Ohé, les camaros, patinez-vous! Envoyez les commandes dare dare — et collez la braise avec, car c'est pas les picailions qui m'étouffent.

Allons, oup! Profitons de l'occase pour foutre quelques bonnes idées sous le pif des jemenfoutistes.

LE PROCÈS DES DYNAMITEURS

Les marchands d'injustice sont bougrement pressés d'en finir : Ravachol, c'est comme qui dirait une demi-douzaine d'aiguilles qu'ils ont piquées aux fesses, — et dont ils voudraient être débarrassés illico.

Aussi, ils ont bâclé l'instructionnement à la vapeur.

Voyant qu'ils ne pouvaient pas foutre le grappin sur Gustave Mathieu, ils ont déclaré la semaine dernière qu'il n'était pour rien dans les explosions.

C'était un piège pour le sucrer, nom de dieu !

En effet, le lendemain ils le faisaient poursuivre à nouveau pour des trucs imaginaires ; la veille ils le déclaraient innocent... le lendemain ils le voulaient coupable... Hein, c'est de la chouette justice !

Turellement Mathieu n'y a pas coupé : il n'a pas sorti le bout de son nez de sa cachette, — et il a eu bougrement raison.

Donc, maintenant, c'est conclu et entendu, y a plus à y revenir : pour les explosions de chez Benoît et de chez Bulot, sur la soixantaine d'arrestations faites de bric et de broc, y en avait juste cinq de valables.

Toutes les autres, c'était des arrestations illégales, nom de dieu ! Mais les marchands d'injustice ne sont pas en peine de s'asseoir sur leur légalité, quand par hasard elle leur est contraire.

* *

C'est le 26 avril qu'aura lieu le procès. Pour donner aux copains une idée de la chose, je vas leur coller sous le blair l'acte d'accusation : c'est un flanche du grand Q. de Beau Repaire. Seulement comme la ragougnasse est longue je vais en couper quelques tranches ; autre chose, les camaros, y a des mots qui vous choqueront, ainsi quand l'enjuponné parle de la compagne Soubère, il l'appelle *fillette*... faut passer là-dessus, on ne peut pas demander de la politesse à un jugeur.

Or donc, je commence ; c'est dans le *Matin* que je pige le flanche à Q. :

Sont renvoyés devant la Cour d'assises de la Seine pour y être jugés conformément à la loi, les nommés :

1^o Kœningstein (François-Claudius), dit Ravachol, s'étant dit Léon-Léger, Roch, Richard Laurent, né à Saint-Chamond, le 14 octobre 1859 ;

2^o Simon (Charles-Achille), dit Biscuit, né à Saint-Jean-le-Blanc, le 11 mai 1873.

3^o Jas-Beala (Joseph-Marius), né à Firminy, le 15 avril 1865 ;

4^o Chaumentin (Charles-Ferdinand), né à Vienne, le 28 novembre 1857 ;

5^o Fille Soubère (Rosalie), dite Mariette, née à Saint-Etienne, le 21 septembre 1868.

Déclare, le procureur général, que de la procédure et de l'instruction il résulte les faits suivants :

Le 28 avril, un nommé Decamps, déclaré coupable d'avoir blessé, à l'aide d'armes à feu, des agents de police, était condamné par la cour d'assises de la Seine. Quelque temps après, Chaumentin, ami de Decamps, mettait en rapport et recevait à son domicile plusieurs individus animés comme lui du désir d'exercer une sanglante vengeance. Au nombre des familiers de la maison se trouvaient d'abord Kœningstein, dit Ravachol, et Simon ; plus tard, Beala et la fille Soubère, sa maîtresse, les rejoignirent. Les uns et les autres avaient la prétention de prêter aux crimes de droit commun l'apparence d'une guerre à la société et de trouver ainsi une sorte d'excuse à leurs appétits et à leurs méfaits...

Au mois de juillet dernier, Kœningstein, dit Ravachol, lui fut envoyé de Saint-Etienne ou de Lyon par des secrets confidentiels et apparut à Saint-Denis sous le nom de Léon Léger.

Conciliabules secrets

Au mois de février 1892, Jas-Beala, sous le prétexte de chercher de l'ouvrage dans le département de la Seine, vint le rejoindre, accompagné de sa maîtresse, l'accusée fille Soubère ; à la même époque, on constata aux chantiers de Soisy-sous-Etiolles, arrondissement de Corbeil, la soustraction frauduleuse de 420 cartouches de dynamite, et Ravachol, interpellé sur ce crime, a refusé de répondre contre son habitude, c'est-à-dire n'a pas nié. Beala, de son côté, avait apporté de Saint-Etienne une assez grande quantité de cartouches de grisoutine.

Les conciliabules se poursuivaient dans ce groupe, dont Chaumartin était le centre ; on possédait les explosifs qui allaient permettre la perpétration d'un de ces crimes qui donnent le moyen de frapper sans courage et de fuir sans laisser de traces.

Les victimes furent bientôt choisies. Pour venger Decamps, on attenterait aux jours de M. le conseiller Benoît, qui avait présidé les assises de la Seine le 28 avril 1891, et de M. le substitut Bulot, qui avait prononcé le réquisitoire dans la même affaire.....

Boulevard Saint-Germain

Après l'arrivée de Beala et le vol de la dynamite, l'exécution ne s'est pas fait attendre. C'est Kœningstein, dit Ravachol, qui a chargé l'engin, en déposant 50 ou 60 cartouches dans une marmite de faible dimension. Ces cartouches se composaient : par partie de la dynamite soustraite à Soisy, et par partie de la grisoutine apportée de Saint-Etienne par Beala. Ravachol y sema des débris de fer en guise de mitraille.

M. le conseiller Benoît ne fut pas, à vrai dire, la première victime dont avaient fait choix les criminels : ils avaient projeté tout d'abord de faire sauter le commissariat de police de Clichy, ce qui se rattachait tout aussi directement à l'affaire Decamps.

Le 7 mars, Kœningstein, dit Ravachol, Simon et Beala ont porté, à cet effet, la marmite chargée avec ses mèches prêtes, mais un agent était de faction devant la porte du commissariat, ce qui suffit à les mettre en fuite.

Ce projet avorté, qui n'est une tentative de crime qu'au point de vue moral, n'eut pas d'autres suites. Beala, cependant, dit à ses associés : « Il ne suffit pas de causer, il faut agir. » Et l'assassinat de M. Benoît fut résolu. Simon fut alors dépêché près de la demeure de ce magistrat, boulevard Saint-Germain, 136. Il parcourt tous les étages, cherchant une plaque ou un indice qui pût lui faire connaître la porte de l'appartement afin

que l'engin fit explosion au niveau voulu ; mais les recherches du jeune homme furent vaines, et vaines aussi les questions multiples à la concierge.

Le 11 mars, vers six heures du soir ou environ, ils partirent tous. Tous savaient quel était le contenu terrible de cette marmite.

Le porteur de l'engin fut d'abord Chaumentin, mais avant d'arriver au tramway, les autres trouvèrent suffisante cette assistance et ne l'emmenèrent pas parce qu'il était « père de famille ».

Kœningstein, vêtu d'une façon élégante, s'assit à l'intérieur du tramway et la fille Soubère, dite Mariette, prit place sur l'impériale, entre Simon et Beala, aussi près que possible du cocher, afin d'échapper mieux aux investigations des préposés de l'octroi. Elle recouvrait de ses jupes la marmite déposée devant elle.

Après le passage de la barrière, elle descendit et retourna à son logement tandis que Kœningstein, dit Ravachol, Simon et Beala poursuivaient leur route et prenaient la correspondance menant au boulevard Saint-Germain.

Gare la marmite !

Lorsqu'ils furent arrivés devant le n° 136, Kœningstein entra armé de deux pistolets et muni de l'engin, tandis que Simon et Beala restaient près de la porte, entrebâillée, tant pour empêcher qu'elle fût refermée sur leur compagnon que pour faire le guet et assurer sa retraite. Leurs dénégations partielles sur ce point ont été facilement réfutées.

Kœningstein déposa l'engin sur le palier du premier étage, au-dessus de l'entresol, afin d'attaquer l'immeuble à son centre, dans l'ignorance où il était de l'appartement occupé par M. Benoît.

Il alluma la mèche, descendit sans être vu et fut surpris par l'explosion à l'instant même où il regagnait le trottoir.

— J'ai cru, dit-il, que la maison me tombait dessus!...

Simon, Beala et Ravachol firent retraite par une rue latérale en marchant espacés.

Le surlendemain, c'est-à-dire le dimanche, 16 mars, on proposa un second attentat. Cette fois, il s'agissait de M. le substitut Bulot.

Ravachol chimiste

Ravachol, opérant d'après les recettes données par le journal *l'International*, se mit à fabriquer de la nitro-glycérine dans sa chambre, sise au n° 2 du quai de la Marine, à l'île Saint-Denis. Il n'était pas seul. Simon prenait part à la sinistre besogne. Chaumentin venait le trouver, puis Beala ; et la femme Chevalier, qu'ils prenaient à tort pour une femme capable des mêmes crimes, pénétra dans la chambre avec Chaumentin et a donné, comme ce dernier, la description de la scène.

Simon était assis sur une couverture roulée ; il tenait, d'une main, un vase « grand comme le fond d'un chapeau » ; de l'autre main, un chronomètre. Léon (Ravachol) versait goutte à goutte « un corps gras » dans le récipient. Il disait que « c'était pour faire sauter des maisons ». Si la température s'élevait, on suspendait le travail. Des cartouches de dynamite étaient placées dans un casier, sur la cheminée. Chaumentin les aida et les assista un moment en agitant l'eau du seau avec une cuiller.

Ravachol entendait obtenir cette fois un engin plus puissant qui lui évitât sa déception du 11 mars, et voici comment, de son propre aveu, il chargea sa valise qui devait lui servir de récipient. Cent vingt cartouches

furent entassées et de la poudre de mine fut coulée dans les vides; vers le centre était posé un paquet de sébastine.

Qui causa les hésitations et l'inaction entre l'attentat du 11 et celui du 27? Fut-ce l'entreprise dont la caserne Lobau a été le théâtre dans la nuit du 14 au 15? On ne saurait l'affirmer, d'autant plus que la disposition de l'engin et les autres moyens d'exécution semblent provenir de mains différentes. Ce serait plutôt l'activité des recherches bientôt suivies d'arrestations.

Quoi qu'il en soit, Ravachol était privé, le 27 mars, de l'assistance mutuelle de ses coauteurs du 11. Sans doute, Simon et Chaumontin, Simon surtout, l'avaient aidé dans la fabrication de la nitroglycérine destinée à l'attentat, mais après cet acte de complicité, ils ne pouvaient ni l'accompagner, ni faire le guet sur le théâtre du crime.

Rue de Clichy

Cependant, Ravachol, qui avait fui alors de son logement de l'île Saint-Denis, partit de sa chambre de Saint-Mandé le dimanche 27 mars, muni de sa valise; il monta en omnibus et arriva rue de Clichy vers huit heures du matin. L'immeuble qu'il voulait détruire fait l'angle de la rue de Clichy et de la rue de Berlin.

On ne sait pas exactement comme il s'était procuré l'adresse de M. Bulot. Dans tous les cas, il ignorait le numéro de l'étage et dut recourir au même calcul que celui qui l'avait décidé la première fois, c'est-à-dire viser la maison entière en plaçant le foyer de l'explosion sur la ligne médiane, au second palier.

La mèche était, cette fois, plus longue; aussi, après l'avoir allumée, l'accusé eut-il le temps de descendre sans hâte, de tourner l'angle de la rue de Berlin et de remonter pendant cinquante mètres la rue de Clichy. Là, il attendit le résultat... et il abandonna son poste d'observation pour aller déjeuner dans un restaurant du boulevard Magenta.

Après l'explosion

C'est là, qu'avec la torfanterie vaniteuse d'un criminel de profession qui aspire à jouer un rôle, il se fit remarquer par des récits et des bravades qui devaient quelques jours plus tard, éveiller les soupçons du garçon de salle et amener son arrestation.

Lorsque Ravachol fut entre les mains de la justice, il voulut d'abord payer d'audace et se refusa à répondre... passant du mutisme obstiné aux déclarations tapageuses, il essaya de se poser en révolté fanatique... pour faire illusion soit au public soit à ses juges...

Ces gens-là n'ont pensé à l'affaire Decamps qu'à titre de prétexte; en réalité, ils en veulent, comme tous les criminels, à quiconque représente la justice. C'est ainsi que Ravachol et les siens ont un moment étudié le projet de jeter un engin explosible au milieu de notre Palais, dans une galerie que l'un d'eux représente comme très fréquentée par des magistrats.

Ils se vantent, Simon comme Ravachol, de n'éprouver aucun regret de leurs actes. Il est juste d'ajouter que Chaumontin, plus sincère, ne fait pas montre de ce cynisme et que la fille Soubère paraît obéir à l'impulsion de son amant Beala.

En conséquence, etc.

Paris, le 13 avril 1892.

Le procureur général,

QUESNAY DE BEAUREPAIRE.

Excusez-moi, les amiches, de vous

avoir rasé avec cette infecte ragougnasse. On peut en dire comme l'auvergnat qui venait de dégouter un godillot dans la soupière : « c'est pas tant que c'est sale, mais ça tient de la place... »

Et maintenant, quoi donc qu'il va résulter du procès?

Y a hélas, guère de doute : Ravachol sera condamné à mort.

Après lui, le plus salé sera le petit Simon. Il a été bougrement chic à l'instruction et sera très crâne au jugement.

Béalat s'en tirera à meilleur compte; Chaumontin sera peut-être acquitté; pour ce qui est de Mariette Soubert elle l'est d'avance.

..

Par exemple des birbes qui font une sale poire, c'est les bourgeois qui vont être jurés dans le procès.

Faire le potiron, c'est déjà une sacrée corvée par elle-même... Mais, vrai, c'est pas bibi qui les plaindra! Faut être bourrique pour accepter d'envoyer à la guillotine ou à la prison des pauvres bougrès devenus criminels par la faute de la Société.

Si tout le monde bouffait à sa faim; s'il n'y avait plus de refileurs de comète... y aurait plus besoin de potirons; — que les bourgeois se le disent, nom de dieu! et qu'ils donnent leur démission de capitalistes.

Or donc, la trentaine de gros patapoufs qui sont jurés cette quinzaine ont une sacrée venette: ils ont peur d'être des douze!

Comme il faudra qu'ils condamnent Ravachol à mort, ils craignent d'attirer la vengeance... et ils s'en passeraient bougrement!

Aussi c'est à qui inventera des trucs pour ne pas être juré ce jour-là.

A telle enseigne que les juges ont le taf de ne pas trouver les douze birbes indispensables.

AU CAFÉ RICHE

Rien que le nom indique que c'est un bistrot de la haute, — en effet il perche sur les grands boulevards.

Mercredi soir vers les une heure et demie, trois des grandes glaces de ce bistrot rupin étaient foutues en miettes.

Et tous les aristos de serrer les fesses, gueulant : « Dynamite!... Dynamite!... » C'était tout simplement un bon bougre qui avait foutu coup sur coup trois gros cailloux dans les trois glaces.

Paumé illico, il a été conduit chez le quart d'œil; turellement on l'a interrogé :

« Pourquoi j'ai cassé les glaces? Parce que depuis huit jours j'coache dehors et parce que j'ai faim. Quand je suis passé devant cette belle turne j'ai été révolté à la pensée que des sales bourgeois, des généraux se gobergeaient là-dedans, pendant que des miséreux comme moi crèvent de faim dans les rues.

« S'il y en a qui se résignent à souffrir sans murmurer, j'en suis pas! »

Et comme on lui disait que le code punissait des flambeaux pareils au sien, il a rebiffé :

« Je m'en fous! Je suis anarcho... »



Les Crimes des Proprios

Pour ce terme-ci, y a encore eu, rien qu'à Paris, un tas de pauvres bougres foutus à la rue comme des chiens par les problocs; y en a d'autres qui ont disparu on ne sait où, et d'autres qui, à bout de force et désespérés, se sont tués.

Oh, nom de dieu, on ne poursuit pas ces maudits proprios pour ces crimes-là!

Au contraire, les lois sont faites pour eux.

Pourtant, c'est parce qu'ils ont volé et accaparé trop de biens que des centaines de milliers de bons bougres n'ont pas de quoi croûter et se loger.

C'est pas les proprios qu'ont bâti leurs belles piôles : c'est des maçons!

Pendant tout le temps des travaux, les turbineurs ont reçu comme paye, juste de quoi briffer un ordinaire chez le bistrot... fallait bien entretenir leur carcasse, pour qu'ils retravaillent le lendemain.

La belle maison terminée, les maçons se sont dispersés, — et y en a des tas qui sont sans logis!

Par contre, pendant des quarante, soixante ans et plus, — c'est-à-dire, tant que la bicoque tient sur ses pattes, le proprio touche ses rentes : et il continuera à nous les faire cracher sous forme de loyer, sans en foutre un coup.

Y a pas d'erreur, ce sont des voleurs!

..

Si encore les proprios n'étaient que des voleurs!

Ils sont pire, mille bombes!

C'est aussi des assassins.

Voici quelques-unes de leurs dernières crapuleries :

11, rue des Bons-Enfants, vivotait bien pauvrement Mme Pougerat, veuve d'un capitaine de marine au long cours. Anna et Marguerite, ses deux filles de 18 et 19 ans, étaient couturières. Mais depuis longtemps l'ouvrage n'allait pas du tout.

Ce n'est qu'avec les vingt sous par jour que gagnait le fils, âgé de 15 ans, que que toute la petite famille boulotait.

Arrive le terme, nom de dieu! Pas un liard pour payer... et pas d'espoir de rien!

Que faire?

Les riches possèdent tout, ils sont libres de ne pas nous donner du travail, et de nous tuer aussi.

Doit-on se laisser mourir? Turellement non! Les riches nous volent..., il est

donc pas défendu de foutre le grappin sur une petiotte part de ce qu'ils nous ont pris.

C'est d'autant plus logique qu'il faut se résoudre à ça, — ou crever, nom de dieu !

Malheureusement, comme des tas d'autres, la famille Pougerat n'a pas eu le nerf de défendre sa vie contre les riches. Les blagues de la religion et la gnôlerie de l'honnêteté propriétaire, les empêchaient de voir clair.

De désespoir, la mère et Anna se sont asphyxiées !

Et de deux, cré pétard !

Rue des Carmes, au 6^e étage, dans un cabinet grand comme une niche à chiens, qu'ils payaient 130 balles par an, deux pauvres vieux vivaient coussi coussa, — bien misérablement. Ils travaillaient encore, les pauvres vieux, malgré l'âge... mais, hélas, le travail n'allait pas fort !

Arrive le terme, et pas moyen de boucher la gueule au proprio : « Foutez-moi le camp ! » gueule le salop.

De grosses larmes tombent des yeux de la vieille et du vieux.

« Non, non !... pas de pitié... qu'on les chasse !... » hurle le vautour. Et illico, aidé par des sales crapules de voisins, il fout la paillasse, les chaises et tout le pauvre bibelot des vieux dans l'escalier.

Et les malheureux sont forcés de décaniller.

Le public, — ce bon public jemenfouliste, — s'amasse dans la rue, à la vue des deux minables expulsés... Mais il se contente de murmurer tout bas et de blâmer le proprio.

Personne n'a senti au bout des doigts des démangeaisons de lui serrer le kiki !

C'est alors, qu'abandonnés de tous, les deux vieux ont dû ruminer : « Sales types, qu'ils ont pu se dire, pourquoi plaindrais-je les magistrats que Ravachol voulait dynamiter, puisque vous n'avez pas de pitié pour nous ?... »

Où sont allés les deux vieux ?

Boire leur dernier bouillon dans la Seine... c'est probable !

Troisième :

Un ouvrier, père de famille, perchait rue de Charonne, dans un hôtel meublé, où il avait loué une chambre non meublée.

Sa femme tombe malade ; il y a deux mignards, — l'homme gagne seul quelques sous, mais le chômage arrive : Impossible de décrocher les huit francs qu'il faut pour un mois de loyer.

Huit francs !! — Tu entends, Rothschild, sale roi des grinches ? Tu entends, Carnot ? Et toi, mossieu l'archevêque... ; c'est huit francs qu'il manquait au malheureux !

Eh oui, tas de brigands : huit francs par mois pour loger quatre personnes.

Et pas mèche de les trouver dans votre garce de société que votre religion, votre gouvernement et votre capital nous ont faite.

Que faire ?... Où coucher ?... Foutus à la porte, les pauvres bougres s'en vont par une nuit glaciale, s'affaler sur un banc des Buttes-Chaumont.

Le lendemain, ils s'en reviennent rue de Charonne pour chercher leurs quatre bibelots : « Foutez-moi le camp ! » gueule le proprio, et en même temps il allonge une bourrade à l'homme qui ne tenait plus debout.

Alors, tous en chœur, ils s'en vont au commissariat de police. Le quart d'œil, qui cherchait bien loin la cause des explosions, tandis qu'il l'avait sous la main : la misère ! — les reçoit en rigolant.

« Puisque vous étiez dans un hôtel meublé, les meubles n'étaient pas à vous ! Voyons, c'est clair... Allons, filez ! et plus vite que ça... »

Maintenant les malheureux errent sous les ponts — s'ils ne sont déjà sous l'eau !

* * *

Nom de dieu, c'est y donc qu'il n'y a pas assez de maisons pour loger tout le monde ?

Non, c'est pas les turnes qui manquent.

A preuve, c'est que dans n'importe quelle rue, vous n'avez qu'à lever le pif pour reluquer à chaque porte des écriteaux indiquant une piôle vide.

Alors, pourquoi y a-t-il des pauvres bougres qui reflent la comète ?

Parce qu'il y a des accapareurs qui foutent des grosses serrures à des piôles vides et empêchent le pauvre monde de s'y enquiller.

Quand donc les prolos seront-ils assez marioles pour défoncer les portes des logements inhabités, et s'y installer en peinars ?

La grande Trouille !

Le premier mai. — Cette sacrée date continue à tarabuster les jean-foutre de la haute !

Les quotidiens sont farcis de prédictions ; ils rengainent tous : « Y aura ci... y aura ça... » En réalité ils bafouillent. Bien maline serait la somnambule qui pourrait raconter à l'avance comment ça se fricotera.

V a une chose bougrement certaine, cest que le populo se trémousse aujourd'hui plus que jamais : les socialos pisse-froids ont beau manigancer leurs salopises, ils n'arriveront pas à enrayer le mouvement.

Ça veut-il dire qu'il y aura du chambard sérieux ?

Ça c'est une autre paire de manches !

Le populo est actuellement tout-à-fait à cran contre les jean-foutre de la haute : il est kif-kif un empilage de barils de poudre... Tant qu'une allumette n'y viendra pas foutre le feu, y a pas de grabuge.

Pour lors, tout se réduit à une question de souffrante.

En province les perquisitionnements continuent de droite et de gauche.

Il vient encore d'y en avoir à Lyon.

Pourquoi ? Peuh, les roussins ne se donnent même plus la peine d'inventer de mauvaises raisons.

A Saint-Etienne, y a eu dix mille manifestes barbottés en gare. Ci-dessous un bout du flambeau :

« Battus, emprisonnés par milliers en Europe, pendus à Chicago, étranglés à Xérès, les anarchistes savent que toutes les causes justes ont eu leurs martyrs. Que les bourgeois tuent les anarchistes, nous leur prédisons que l'anarchie les tuera.

« Qu'importent les persécutions et le sang répandu ! il y a toujours assez d'hommes de cœur dans le peuple pour continuer la lutte et faire triompher l'idée d'égalité et de justice pour laquelle sont morts nos frères de Xérès. »

A Roanne, deux zigues d'attaque, Ovise, père et fils, viennent d'attraper, le père trois ans de prison et le fiston six mois, pour détention de poudre et d'engins.

A l'Etranger y a encore plus de chabonais qu'en France, nom de dieu !

C'est surtout en Espagne où ça ronfle ; là, c'est une pétarade continuelle !

Pétards chez les jugeurs ; pétards chez les aristos ; pétards chez les raticions ; pétards partout, mille bombes !.....

Tout ça, foutre, ça sent bougrement mauvais pour les grosses légumes.



Patron modèle

Un camaro de Roubaix m'envoie une chouette babillarde qui montre une fois de plus la crapulerie des types de la haute et la jean-foutrierie des jugeurs.

Il s'agit d'un gros patron du pays, un putassier numéro un, qui s'est fait paumer à violer des petites filles... Comme les richards ne se mangent pas entre eux, on a fait des pieds et des pattes pour étouffer le scandale, — et on y est quasiment arrivé.

Mais, je cède la place au copain :

Mon vieux Peinard,

Fous ma babillarde sous le nez de tes lecteurs, car le salaud de patron dont je vais raconter les cochonneries n'est pas unique : ils pourront trouver son pareil sans quitter leur patelin.

Le mien s'appelle Coulliez ; c'est un des plus clérichons de Tourcoing, et aussi un des plus rosses, car il s'y entend bougrement à faire des mistouffes au pauvre monde.

Dans son baigne, y a pour surveiller les ouvriers une nichée de ces sales pie-grièches qu'on appelle nonnettes ; à tous les coins des murs on reluque des niches à saints et des bondieux, et les ouvriers doivent dire des prières avant de commencer leur turbin...

Dans ce baigne industriel, comme dans tous les autres d'ailleurs, on emploie une foultitude d'enfants. Et mossieu Coulliez, qui est un ogre aimant la chair fraîche, a

été plus d'une fois surpris en conversations plus qu'intimes avec des gosselines de douze et quatorze ans.

Quoique grand, son baignoire ne pouvait pas lui fournir assez de pucelles; aussi pour satisfaire ses goûts de richard crapuleux il se rendait à Lille deux ou trois fois par semaine. Là dans une sale maison, on lui servait de la chair fraîche à tire-larigot... moyennant finances.

Les marchands d'injustice eurent vent de toute cette abomination: y avait pas mèche de se boucher les yeux; ils firent donc semblant de s'en occuper, — mais dans le fond ils faisaient tout leur possible pour enterrer l'histoire.

Inutile de dire que les journalistes qui sont toujours prêts à hurler comme des chacals contre un Ravachol, se sont montrés aussi vaches que les magistrats dans l'affaire Coulliez.

Il y avait deux mois que Coulliez avait été invité à se rendre devant le fouillemerde instructionneux, où il avait fait des aveux complets, — et les canards n'en avaient pas encore ouvert le bec!

C'est les socialos, qui le mois passé eurent vent de la ragougnasse; de suite ils cassèrent le morceau en réunion publique. Le lendemain, les canards bourgeois, pour ne pas perdre leur réputation de bien informés, pissaient des tartines longues d'une aune.

Mais, nom de dieu, c'était pour mieux étouffer la vérité!

A les croire, Coulliez n'avait rien fait du tout avec les petites filles; à peine s'il les avait touchées du bout du doigt...; et puis, c'était des petites rien qui vaille, pas intéressantes pour deux sous...

Y en avait de ce tonneau-là, que ça n'en finissait plus! Ces sales journalistes auraient bien voulu nous faire accroire que le salaup était aussi blanc que l'enfant qui vient de naître et que les petites victimes avaient tous les torts.

Parbleu, c'était des filles de pros!... Et après tout, les filles du populo ne sont-elles pas faites pour donner du plaisir aux crapulards de la haute? Si!... Tout comme le populo n'est fait que pour l'enrichissement des bourgeois! Et il en sera ainsi tant que l'on ne foutra pas carrément les pieds dans le plat, et que l'on supportera comme des cuculs les infectes institutions bourgeoises.

Malgré tous les lambinages il a tout de même fallu qu'on juge le putassier Coulliez.

C'est au tribunal qu'on en a appris de belles, nom de dieu!

Une gironde gonzesse de dix-huit ans vient raconter qu'elle connaît Anatole (c'est le petit nom de Coulliez à Lille) depuis un bout de temps: elle avait été deux fois avec lui, mais ensuite il l'avait trouvée trop vieille et l'avait pistonnée pour qu'elle lui procure des amies plus jeunes....

Une femme raconte qu'elle louait une chambre ou Anatole venait folichonner... mais pas seul! Il amenait des petites

filles.... C'est même à cause de ça que la femme n'a plus voulu lui louer la chambre, car elle trouvait les fillettes vraiment trop jeunes....

Puis, y a une défilade d'une quinzaine de gosselines de treize à quatorze ans, qui viennent raconter comment elles ont été attirées par Anatole lui-même, ou bien par d'autres petites filles payées par lui...

Mais le plus faramineux du procès, c'est cet argument de l'avocat bêcheur: "*Mossieu Coulliez appartient à ce monde qui peut tout acheter: femmes, enfants, et même les faux témoignages....*"

A preuve, c'est que le bêcheur lui fouillait du *mossieu*, long comme le bras.

Le procès a duré trois séances. Aux deux premières, Coulliez qui est toujours resté en liberté, et n'a pas été une seule minute en arrestation, s'en venait et s'en retournait en voiture.

A la sortie, le populo attendait l'accusé, ronchonnant et serrant les poings, avec une sacrée envie de lui tanner ferme la peau. Mais les marchands d'injustice, toujours tendres pour ceux qui ont du pognon, le faisaient filer par une porte de derrière.

A la troisième séance, celle où on devait rendre compte du jugement, — le jugé a fait faux-bond... On lui a collé deux mois de prison qu'il ne fera sûrement jamais, plus trois cents balles d'amende.

C'est le cas où jamais de dire que les loups ne se mangent pas entre eux!

Pour en finir avec le crapuleux en question, que je dise qu'il est père de deux enfants et a une femme fort gentille...
Un zigue d'attaque.

Hé, les bons bougres, que dites-vous de cette dégoutante histoire?

M'est avis que si on cherchait bien, on trouverait plus d'un patron aussi putassier que Coulliez... mais voilà, on ne cherche pas!

Pour ce qui est des juges, ils ont été d'une gentillesse carabine... Ça se comprend! Eux aussi aiment la chair fraîche: ils ont été indulgents envers un copain qui s'est fait paumer.

Oh, si c'eût été un pauvre gueux, accusé d'avoir troussé les jupes d'une gosseline, ils n'auraient pas eu de pitié: ils ne l'auraient d'abord pas laissé en liberté... Mais un gros patron, y a des considérations à avoir!

Ce qui m'en bouche un coin, c'est qu'il ne se soit pas encore trouvé un père ou une mère qui ait eu le cœur d'aller venger les pauvres mômes violées.

Le salaup ne choisissait pourtant pas que des orphelines!...

Ah, mille dieux, il est grand temps de foutre la Société bourgeoise cul par dessus tête, — celle qui la remplacera ne sera toujours pas plus mouche! Que chacun de nous y foute du sien et au contraire, elle sera bougrement meilleure.

Ainsi, y aura plus mèche que des cochons comme Coulliez violent des petites filles. D'abord tout le monde s'occupant à un turbin utile, les idées lubriques n'auront pas le temps de germer.

Et si, par impossible, ces sales idées venaient à un type, il n'y aura pas possibilité qu'il les foute à exécution.

En effet, les fillettes ne suivaient pas Coulliez par plaisir, mais par intérêt: c'est les monacos qui les attiraient!

Une fois la Sociale en train, les monacos étant supprimés, les petites mômes n'étant plus attirées par l'or, elles ne se laisseront plus séduire.

LE PÈRE PEINARD

EN PROVINCE

CLÉRICOGHONS ASPHYXIÉS

Montauban. — Tous les moyens sont bons pour faire la guerre aux frocards, — même ceux qui ont l'air d'une blague, nom de dieu!

A preuve, le truc employé par un bon bougre, et qui a tellement bien porté que le lendemain les sergots montaient la garde à l'église; tandis que les canards réacs gueulaient comme des bourriques "*Au sacrilège!*"

Or donc, voici de quoi il retourne: mardi soir un cléricochon était dans l'égrugeoir, bien en train de saouler son public avec ses gnoleries sur l'enfer, quand une odeur qui paraissait en venir lui a coupé la chique.

Ça puait, mille bombes! à croire que tous les vidangeurs de France et de Navarre étaient venus vider leurs tinettes dans l'église.

Le frocard a voulu continuer son dégueulage, mais ouat, personne n'écoutait! Des putains de la haute se tamponnaient le piton, tandis que d'autres sortant avec des haut le cœur, allaient dégobiller dans la rue.

Pour calmer l'émotion, bedeau et raticochons sont partis à la découverte et ont dégotté un gros paquet d'où gouttait une huile jaunasse... Et chacun de se dire en pétant: "*... Nitro-glycérine, ... Ravachol, ...*" Aucun n'osait approcher!

Comme il fallait en finir, un frocard plus hardi que ses copains prend à deux mains son courage et la bombe... Il cherche la mèche: y en avait pas!... Il renifle, — et sans qu'une explosion se produise il a manqué tomber asphyxié...

Revenus un peu de leur trouille, les cléricochons ont porté la bombe dehors, — mais quand ils ont voulu recommencer leurs gnoleries y avait plus un chat dans la boîte à oremus...

Nom de dieu, on dira ce qu'on voudra, mais en attendant que les églises soient démolies, les bons bougres n'ont pas tort d'en faire des dépotoirs à merde... Ça fait le vide autour des raticochons, qui restent seuls à mijoter dans leur jus.

UN RICHE GAS DE MOINS

Brest. — Nom de dieu, j'aurais facilement donné l'existence de trois douzaines de richards pour celle du copain qu'on vient d'enterrer là-bas.

C'était un riche lieu que Gouzien: il avait une chouette situation à l'arsenal, et ça ne l'empêchait pas de se patiner pour la Sociale.

Ses chefs ronchonnaient ferme et il les envoyait aux pelottes: "*Je suis anarcho, foutez-moi la paix...*"

Hélas, maintenant il leur foutra la paix aux jean-foutre!

On sait bien que c'est chacun son tour,

mais c'est de la déveine que les meilleurs partent.

Turellement, son enterrement a été tout à fait civil — et y avait du populo en quantité, nom de dieu !

ENCORE UN

Lille. — Oui, nom de dieu, encore un bagne où en plus d'exploiter les ouvriers on les abrutit avec le crétinisme : c'est le bagne à tissage Delcourt.

Pour ce qui est du singe, c'est un crapulard de la pire espèce, pourri jusqu'à la moëlle des os.

Dans sa sale boîte, les pauvres bougres n'y gagnent presque rien, à peine 6 à 8 balles par semaine.

Si encore ils pouvaient disposer de leurs sous à leur gré ! Mais non, faut qu'ils s'appuient *La Croix*. Oui, nom de dieu, on les force à acheter ce torchon-cul : c'est le contre-coup qui en fait le colportage.

De la belle fripouillerie que ce garde-chiourme : sa principale occupation c'est de moucharder les ouvriers ; de les surveiller pour savoir s'ils vont à la messe tous les dimanches, et surtout s'ils ont fait leurs pâques.

Turellement, y a des amendes en quantité. Et le singe n'y va pas avec le dos de la cuillère : quarante sous d'un coup, rran ! C'est de la belle galette pour les petits chinois, qu'il dit.

Pas besoin de dire que les ateliers sont tout tapissés de bondieux en plâtre. A ce sujet il est arrivé une machine bougrement farce et dont on rigolerait avec plaisir, si un prolon n'en avait pas été victime : L'autre jour, dans un coup de colère, un tisserand fout sa navette à la gueule d'un christ en plâtre et lui casse un abattis.

Le même jour mon gas tombe malade, et comme nous sommes tous mortels il dévisse son billard en un rien de temps.

Illico le singe fait foutre une longue tartine dans *La Croix*, jusqu'il était dit que Dieu avait assassiné presque subito le tisserand pour le punir d'avoir cassé une patte à un christ en plâtre.

Vrai, comme vengeance c'est carabiné ! Et le même bourgeois qui trouve tout simple que son Dieu tue un prolo à cause qu'un bout de plâtre a été détérioré, gueulera comme une baleine si un ouvrier veut venger sa misère sur la carcasse de l'exploiteur ; ou bien si un Ravachol veut dynamiter quelques affreux jugeurs.

Pour ce qui est de bibi, je n'ai jamais eu de rapport avec le nommé Dieu, et j'espère bien n'en avoir jamais.

Seulement cet assassinat d'un tisserand qu'il vient de se foutre à nouveau sur la conscience, n'est pas fait pour me le rendre sympathique.

J'aurais préféré qu'il crève, le patron !

PETITE POSTE

B. G. Nouzon. — Ai eu des nouvelles de C. y trois semaines ; en attends un de ces jours.

C. G. — Chouette ta chanson *La Révision*. Mais, mon cher copain, j'ai juré sur le pucelage de la Vierge à marie de n'en pas publier, — simplement à cause que jen reçois trop. Donc, ne m'en veuilles pas !

D. Vienne. — Il n'a paru qu'un numéro du *Gueux*.

P. E. Bordeaux. — Avons fait la commission au dépositaire ; serez servi.

Communications

Paris. — Tous les dimanches, après midi, réunion du *Cercle international*, salle Horel, 13, rue Aumaire.

— Les anarchistes de Paris et de la banlieue sont priés d'assister tous les dimanches soir à 8 h. 1/2 au nouveau groupe international, salle Jambon, au premier, 126, boulevard La Chapelle.

— Tous les dimanches de 2 heures à 11 heures du soir, *l'Avant-Garde ouvrière* lectures, discours et chants, 89, rue Mouffetard.

— Il vient de se former un nouveau groupe, qui a pour titre la *Jeunesse Communiste révolutionnaire du XX^e*. Réunion tous les samedis à huit heures et demi, salle Firmeau, boulevard de Charonne, 144.

— Les groupes anarchistes, *les Libertaires et la Ligue des Anti-Patriotes*, réunion tous les samedis, salle du Téléphone, 50, rue de Ménilmontant, 20^e arrondissement.

Le dimanche, même salle et même heure, soirée familiale.

— Groupe de propagande anarchiste, tous les samedis à 8 heures et demie du soir, salle des Grandes Caves, rue Oberkampf, 104.

— Tous les jeudis, réunion, 30, rue d'Allemagne, XIX^e arrondissement. Soirée familiale le dimanche.

— *L'Union de la Jeunesse socialiste révolutionnaire*, se réunit tous les samedis, Salle du gros Bœuf, 58, rue Greneta.

— Groupe *l'Emancipation* réunion tous les mercredis, à 8 heures 1/2 du soir, salle du Gros-Bœuf, 58, rue Greneta.

— Le groupe anarchiste du XIV^e, organise pour samedi 28 avril, à 8 h. 1/2 du soir, une grande Soirée Familiale au profit des deux enfants de Granger, 25, rue de la Gaité.

Pour mémoire : le compagnon Edouard Granger, qui avait refusé de servir la Patrie, fut condamné le 10 mai 01, à 12 ans de travaux forcés pour avoir tiré sur les gendarmes et les policiers amateurs qui voulaient l'arrêter.

Aujourd'hui il est aux mines de nickel de l'île Nou. C'est de là qu'il envoie le bonjour à tous les compagnons, et leur recommande ses enfants...

Tous les compagnons ayant à cœur de ne pas laisser aux bourgeois le soin de donner aux gosses de Granger une éducation contraire à ses idées sont priés d'assister à la Soirée Familiale ci-debuis.

Levallois-Perret. — Samedi 26 avril, grande réunion publique à 8 heures du soir, salle Mizerette, 86, rue de Gravelle.

Charleville. — Réunion des *Sans-Patrie*, dimanche 24, à 7 heures du soir, au local convenu.

Vienne. — Les copains de *l'Agitateur* sont priés d'envoyer une dizaine d'exemplaires au compagnon Delalé, 1, rue Victor Faugier, Vienne (Isère).

Boulogne-Meudon. — Le groupe d'études sociales de Boulogne, Billancourt, Meudon et le Point-du-Jour, invite les lecteurs du *Père Peinard* et de la *Révolution*, ainsi que tous les travailleurs soucieux de leurs intérêts à venir au groupe. Réunion tous les dimanches à 2 h. de l'après-midi, salle Lemonlt, 81, rue Thiers, Billancourt, près le cimetière.

Bordeaux. — Paraîtra prochainement : *Hommes et Choses*, pamphlet hebdomadaire par les anti-travailleurs.

Ce pamphlet sera philosophique, humoristique et critique.

— Le compagnon Antoine Antignac, habite 8 bis, rue Clovis, Bordeaux.

Levallois. — Le groupe anarchiste de Levallois et Clichy prévient les compagnons de province, et les groupes de la banlieue de Paris qu'il tient à leur disposition à partir de ce jour, des manifestes pour le 1^{er} mai : Colombier, où sera laissé en blanc le nom du candidat, pour la fôorme, au prix de 5 fr. le cent ; ainsi que des prospectus-manifestes rédigés dans une forme différente que le placard, au prix de 5 fr. le mille.

Adresser le nombre d'exemplaires et de circulaires ainsi que le cout au compagnon Delorme Louis, salle Mézerette, 86, rue Gravel, à Levallois.

Marseille. — Le compagnon Chabrolin, place Maromme 2, tient à la disposition de tous les kiosques et marchands de journaux tous les journaux et brochures révolutionnaires. Il fait le service à domicile.

Lyon. — Le *Père Peinard* est en vente chez le compagnon Paris, 140, rue Pierre-Corneille. En vente aussi les brochures de S. Faure, la *Révolution*, le *Pot à Colle*, *l'Endehors*. Le copain porte à domicile.

— Le groupe les *Ennemis de toute candidature* se réunit tous les lundis à huit heures du soir, salle du Comptoir Raspail, 4, place Raspail.

— *Groupe d'études sociales de Perrache*, réunion tous les samedis, à huit heures du soir, cours Charlemagne, 32, au fond de la cour, au premier étage.

Vienne. — Le groupe *Quand Même!* réunion tous les samedis, à huit heures du soir, au local convenu.

Saint-Etienne. — Le *Père Peinard* et la *Révolution* sont portés à domicile jusqu'à Firminy, le Chambon et la Ricamarie, par le compagnon Chapoton, 25, rue Neuve, Saint-Etienne.

Penhouët. — Le *Père Peinard* est en vente chez le compagnon Guillemain, maison Auvin. Le camarade porte à domicile.

Bordeaux. — Le *Père Peinard* est en vente chez Mme Maury, place Intérieure-d'Aquitaine ; chez Meuser, tailleur, rue Sainte-Catherine, 199.

Reims. — Un nouveau groupe vient d'être formé. Il prend pour titre *l'Essor Social*. Les correspondances pourront être envoyées à l'adresse du camarade Geoffroy, 28, place Drouet-d'Erlon. Le groupe se réunit tous les jeudis au local habituel.

Agen. — Les anarchistes d'Agén se réunissent tous les Lundis soir au Comptoir Agénais, chez Palazot, 4, place de la Cathédrale. Ils engagent les travailleurs à venir y discuter familièrement les questions qui intéressent tous les ouvriers.

Tous les Samedis soir, les anarchistes sont réunis au « Groupe d'Etudes Sociales », café des Deux Mondes, au 1^{er} étage, place du 14 Juillet ; ce Groupe est absolument libre et chacun peut venir y exposer ses vues sur la Question Sociale, certain d'y trouver un excellent accueil.

Trop de copie, Thizy-Damery et petite poste passeront la semaine prochaine.

L'Imprimeur-Gérant : DURRY

Imprimerie spéciale du *Père Peinard*,
4 bis, rue d'Orsel, Paris.

La Fête aux Vautours



Voleurs!... Assassins!... I's saigneraient père et mère plutôt que de perdre un terme!